

ÉTAT DE SUJET

Je voulais commencer par vous remercier, vous tous, d'être ici aujourd'hui pour participer à cette journée organisée par le Cercle freudien. Et je voudrais également remercier très chaleureusement et très affectueusement mes camarades du comité éditorial et du comité d'organisation qui sont là ce matin : Jacques Aubry, Patrick Belamich, Valérie Waill-Blévis, Jean-Jacques Blévis, Michel Hessel, Isminie Mantopoulos, Maryse Martin, Yves Richard. Et aussi ceux qui ne sont plus là et qui ont travaillé avec nous pour le livre, Philippe Beucké et Anne Rosenberg.

Nous avons voulu faire de ce moment, un temps de travail plutôt que d'hommages, une journée d'étude, comme l'indique l'intitulé que nous avons choisi. Nous sommes très nombreux, évidemment, à nous sentir personnellement redevables vis à vis d'Olivier Grignon, à un titre ou à un autre. D'abord parce que, pour ceux d'entre nous qui font partie du Cercle freudien, il est l'un des cinq qui étaient au départ de la fondation de notre association, parce qu'il y a travaillé pendant plus de trente ans, qu'il en a été le président pendant 6 ans, et qu'il n'est pas pour rien dans ce qu'est le Cercle aujourd'hui, c'est le moins qu'on puisse dire. Et puis c'était un partenaire de travail et un ami pour beaucoup d'entre nous au Cercle et ailleurs. Chacun pourrait témoigner ici du lien singulier qu'il entretenait avec lui et de la dette qui est la sienne à l'endroit de l'homme, de l'analyste, de l'ami.

Mais ce n'est pas là ce qui nous a amené à proposer ce moment de travail. Il s'agit, avec cette journée en écho à la publication du livre, *Avec le psychanalyste, l'homme se réveille* aux éditions Érès, de faire connaître et de faire valoir, auprès de tous ceux qui sont engagés dans la psychanalyse, l'apport sans équivalent de la pensée, de la parole et du style d'Olivier Grignon. La parole, la pensée, le style du clinicien, du lecteur de Freud et de Lacan, mais aussi d'Arthaud, de Duras, de Kubrick et tant d'autres encore, et du passeur de la psychanalyse, qu'était Olivier. Ces trois registres, la clinique, l'élaboration théorique, la transmission, sont évidemment pour un analyste, absolument indissociables, comme le sont la parole, la pensée et le style. Comme nous le montre Olivier Grignon, se vouloir analyste c'est, pour chacun, être tout à la fois et nécessairement, clinicien, lecteur, et aussi aux prises avec la question de l'enseignement, de la formation, de la transmission de la psychanalyse. Même si, surtout si, comme Olivier Grignon l'affirme à de très nombreuses reprises, dans la psychanalyse « la théorie n'est pas le référentiel de l'acte ». C'est bien parce que « la théorie n'est pas le référentiel de l'acte » qu'il revient à chacun qui se déclare analyste, de prendre en charge, à sa façon, au point où il en est, l'enseignement, la transmission, la formation. C'est là un principe que nous essayons de mettre en pratique au Cercle.

Après *Le corps des larmes*, paru en 2002 chez Calmann-Lévy, Olivier avait l'intention de publier un livre. Il n'en a pas eu le loisir. Ce livre-là manque. Il n'en a pas eu le loisir, d'abord parce qu'il n'en a pas pris le temps, occupé qu'il était à répondre aux très nombreuses sollicitations des uns et des autres pour des interventions, exposés, conférences, sans compter son séminaire et son engagement institutionnel. Sans parler

également de sa pratique privée et au CMPP de Fontainebleau (il en sera question dans un instant pour évoquer le clinicien qu'était Olivier).

Il n'a pas eu le temps de publier ce livre, mais il nous reste un très grand nombre de traces écrites des multiples interventions que j'évoquais à l'instant. Et la tâche du petit comité éditorial qui s'est constitué au Cercle après sa disparition, a été d'abord de choisir, c'est à dire de laisser de côté, plusieurs de textes, pour n'en garder que quelques uns. Les plus emblématiques ? Ceux où les thèmes prévalents dans la pensée d'Olivier apparaissent de la façon la plus sensible ? Ceux où ses formulations sont le plus incisives ? Sans doute tout cela... peut-être. Nous aurions très certainement pu choisir d'autres textes...

Nous n'avons en tout cas, tenu à faire paraître ces conférences, exposés, interventions, tels qu'ils avaient été prononcés, en maintenant le style oral. Cela allait de soi. Ce sont des interventions adressées. Ceux qui ont connu Olivier, qui ont travaillé avec lui, pourront peut-être, en le lisant, y réentendre sa voix. C'est en tout cas, aussi ce que nous avons cherché : faire entendre une voix telle que l'écrit peut la transmettre.

Les textes du recueil témoignent de la pensée d'Olivier, de la façon dont il lit Freud et Lacan et de l'effet d'étonnement, de déstabilisation, de dérangement que produit la lecture qui est la sienne. C'est ce qui nous a amené à intituler l'ouvrage, en reprenant un titre qu'il avait lui-même choisi pour l'une de ses interventions, *Avec le psychanalyste, l'homme se réveille*. C'est une citation de Lacan, bien sûr, extraite du séminaire *Le transfert*. Cette métaphore du réveil, sur laquelle Lacan revient à de très nombreuses reprises dans ses séminaires pour caractériser l'effet de l'acte analytique, n'échappe pas, comme toutes les trouvailles qui portent, à cette sorte d'entropie conceptuelle transformant en rengaine une invention, aussi subversive soit-elle. Il en va du réveil comme de beaucoup d'autres trouvailles. Cela peut nous endormir dès lors que nous la répétons en croyant savoir de quoi on parle.

Le choix de ce titre est pourtant ici pleinement justifié. D'abord parce qu'il est à l'image du style même d'Olivier, de cette sorte de fulgurance énonciative qui le caractérise, de la façon dont il avance sans hésiter, et sans ménager celui qui l'écoute et celui qu'il écoute. Mais de sa pratique, nous serons amenés à parler, pas plus tard que tout de suite. L'accent porté sur le réveil convient surtout parce qu'Olivier Grignon n'en reste pas à la référence, il ne se contente pas de citer, il théorise ce qu'est, pour lui, le réveil dans l'analyse, cet état tout à fait particulier, qui caractérise tout à la fois l'analyste dans son acte, et ce que cet acte vise à engendrer chez l'analysant.

C'est cet éveil, cette façon de s'approprier les concepts, d'en faire son affaire qui font d'Olivier Grignon un lecteur sans pareil de Freud, et de Lacan. Et d'abord du Lacan qui, avant tout l'intéresse, le « Lacan clinicien ». Ce Lacan clinicien il en repère la trace dans toute l'œuvre, y compris dans les textes les plus difficiles, par exemple *Littérature* qui fait l'objet d'un commentaire dans le livre. Ce pourrait être parmi d'autres un axe de lecture du travail d'Olivier, un sous-titre que nous aurions pu donner à ce livre (et aussi à cette journée) : « Lacan clinicien ». Entendons que la clinique dont il s'agit, la seule qui soit effectivement psychanalytique et qui nous affranchit de toute psychologie, c'est la clinique de l'analyste. Cette clinique c'est celle de l'expérience de la cure et de l'acte. C'est celle d'un savoir-faire, impossible à reproduire, encore plus à imiter, et qui ne saurait se partager dans la jouissance de la « vignette clinique ». Un savoir-faire impossible à transmettre dont l'analyste a pourtant à essayer de rendre raison, faute de quoi il s'en tiendrait à une pratique magique. Et si nous avons intitulé cette journée d'étude « *Avec quoi*

analyse-t-on ? », autre titre d'Olivier, c'est parce que cette question, et les réponses à cette question, traversent tout son travail : sa pratique, ses textes, ce qu'il faisait passer au cours de son séminaire.

De ce point de vue Olivier nous permet de saisir et de travailler le « paradoxe de l'analyste », un des paradoxes. Lacan ne met pas vraiment l'accent sur ce avec quoi on analyse, il insiste plutôt sur ce dont il faut se passer pour faire l'analyste (le Moi, le fantasme, la jouissance etc.). Pourtant - et c'est ce qui insiste dans le travail d'Olivier -, dans son acte l'analyste y va de la singularité d'un style qui lui est propre, d'un savoir-faire inimitable. Ce savoir-faire prend appui sur un état très particulier qu'on pourrait, paraphrasant un autre des titres d'Olivier, nommer « état de sujet ». De cet « état de sujet » Olivier rend compte de plus d'une façon dans ses textes, état prenant appui sur le savoir de la psychose (et non le savoir sur la psychose), position quasi-délirante (mais qu'est-ce donc que ce quasi ?), état-limite - mais pas au sens que la psychopathologie donne à ce terme... quoi que...-, « état de sujet » qui consiste à déparler la langue pour retrouver « le temps où les mots étaient concrets ».

Et puisque, comme Lacan, Olivier aimait les oxymores, il n'hésite pas à considérer que le savoir-faire de l'analyste repose sur le « sens du réel », ce qui, en toute logique lacanienne peut paraître étrange. Nul doute qu'en tout cas, c'est ce sens du réel qui permettait au talent d'analyste d'Olivier de bousculer avec tact : ne pas reculer devant les effets bouleversants de - je le cite - « cet outil extrêmement puissant » qu'est la psychanalyse, ne pas reculer en se gardant pourtant de toute sauvagerie.

Je pourrais continuer comme cela longtemps et reprendre tout ce qu'Olivier élabore autour de la question lacanienne « Y a-t-il de l'analyste dans ce qu'on fait ? » et « en quoi y a-t-il de l'analyste ? ». Il y a dans le travail clinique et théorique d'Olivier Grignon, vous l'entendez, et vous le savez, toute une série de développements qui appellent discussion, commentaire, reprise, élaboration. Et peut-être pouvons-nous commencer, ou plutôt continuer, aujourd'hui.

Je ne suis sans doute pas le seul à éprouver une certaine insatisfaction, appelons cela frustration. En composant le livre nous avons été obligés de laisser tomber un certain nombre de textes qui auraient aussi mérité une publication. En organisant cette journée nous avons du choisir quelques uns seulement des textes du livre. Beaucoup d'autres que ceux qui ont été sollicités pour intervenir, auraient pu également proposer un commentaire. Ceux qui interviennent auraient certainement besoin de plus de temps pour développer leur point de vue. Et vous tous qui êtes présents ici aurez sans doute beaucoup plus à dire que ce qui pourra s'échanger. Bref, les raisons de se sentir insatisfaits ne manquent vraiment pas. Mais peut-être pouvons nous nous consoler en pensant que nous n'avons pas fini de travailler avec les textes d'Olivier, ou plutôt qu'Olivier n'a pas fini de nous faire travailler.

*

**